

Un Séminaire des Missions Etrangères au Canada

Nous publions ci-dessous une lettre partie de Chine et que nous communiquons à un ami de notre revue. Il y est question d'un projet qui, s'il était béni de Dieu, associerait le Canada au zèle évangéliste de la France et multiplierait probablement parmi nous les vocations religieuses. La fille se joignant à la mère pour la conversion des pays infidèles, ce serait un spectacle qui ravirait à bon droit le monde catholique.

Nous publions la sus gestion, mais il va sans dire que nous ne nous prononçons pas. Tout en trouvant l'idée grande et belle, digne tout au moins des honneurs de la publicité, nous comprenons qu'il s'agit ici d'une question religieuse du ressort exclusif de NN. SS. les évêques, d'une question qui peut même être très complexe et qui ne saurait être résolue que par ceux qui ont charge d'âmes.

Encore une fois, nous nous bornons à faire connaître l'idée. Si, dans un avenir plus ou moins rapproché, nos augustes prélats jugent utile à la gloire de Dieu de s'en emparer et de lui donner suite, nous nous en rejoignons. S'ils voient à sa réalisation des obstacles insurmontables, le projet restera à l'état de projet idéal, de rêve destiné à ne jamais prendre corps.

Voici cette communication :

PAGODA ANCHORAGE, TO KIEN, CHINE.

Cher monsieur,

Depuis que je suis en Chine et que je vois ces multitudes d'âmes dans l'ignominie du paganisme, je souffre indiciblement de mon impuissance. Chez les nations catholiques d'occident, on croit la Chine évangélisée parce qu'on apprend de temps en temps qu'un de ses missionnaires a été massacré, et parce que d'autres écrivent parfois dans les Annales de la Propagation de la Foi ou les Missions Catholiques pour signaler une famine, une inondation, un typhon qui a ruiné leur chrétienté et demander une aumône. La Chine est évangélisée sans doute ; d'héroïques efforts ont été faits depuis des siècles pour y implanter la foi, mais soit à cause du nombre restreint de missionnaires, soit à cause des persécutions et autres obstacles, le progrès accompli est si peu de chose qu'en jetant les yeux sur ce peuple immense, le tiers de la famille humaine, on ne peut s'empêcher de laisser échapper un soupir de son cœur et des larmes de ses yeux.

Voici du reste des chiffres plus éloquentes que tout ce que je pourrais écrire. D'après une autorité compétente, M. l'abbé Louvet, des Missions étrangères, la Chine avait, en 1890, une population d'environ 426,000,000 d'habitants. Ces agglomérations énormes sont divisées en une trentaine de vicariats apostoliques ; c'est donc une moyenne de 14,000,000 d'habitants pour chacun. De quel-moyens dispose un évêque placé à la tête d'un semblable diocèse ? Il n'a généralement que les aumônes des fidèles d'Europe ; sur place il trouve bien peu de chose, car en Chine, presque tout le monde est pauvre. Les quelques riches sont des ennemis. En considérant la moyenne des budgets des évêques de Chine, on se demande comment ils peuvent vivre, eux et leurs prêtres, et faire quelque chose.

Leurs prêtres sont en nombre si disproportionné avec le chiffre de la population qu'il n'est pas étonnant de voir le progrès si lent. Toujours d'après M. Louvet, le nombre de prêtres pour toute la Chine était, en 1890, de 619 européens et 369 indigènes, en tout 988. Le nombre des catholiques était à la même époque de 576,440. Chaque prêtre avait donc en moyenne à sa charge 583 chrétiens et 431,175 payens à convertir !

Supposons que toute la Province de Québec n'eût que deux ou trois prêtres pour la desservir. Voilà l'état de la malheureuse Chine.

Les missionnaires qui évangélisent la Chine sont Français pour la plupart ; il y a aussi quelques Italiens, des Espagnols, des Belges et quelques Allemands.

Ayant habité les Etats-Unis plusieurs années, j'ai eu le plaisir de connaître le Canada et les Canadiens ; j'ai prêché bon nombre de missions dans des paroisses canadiennes. J'ai pu admirer la foi de ce peuple et ses qualités remarquables.

L'obéissance m'ayant transporté en Chine, " pourquoi, me suis-je dit, le cher Canada ne serait-il pas représenté dans l'armée d'élite qui évangélise la Chine ? "

Les fils du Canada sont les héritiers de la foi de la France ; on dit qu'ils l'ont conservée plus vivace que la mère-patrie. Ah ! la mère patrie, elle a eu des épreuves bien dures, elle a beaucoup souffert depuis l'époque de Montcalm ; elle a eu des torts, elle a gémé sous le poids de beaucoup de misères, et cependant qui osera dire que la vraie France n'est pas digne de celle qui envoya les meilleurs de ses fils sur les bords du St Laurent ? On ne peut le nier, aujourd'hui les trois-quarts et plus des missionnaires qui luttent corps à corps avec le paganisme et l'hérésie sur toutes les plages, les trois-quarts et plus des ressources matérielles qui les font vivre et leur permettent d'agir, viennent du pays de France.

C'est la plus pure gloire de la France. Oh ! si elle pouvait la partager avec le Canada !

Malgré l'effort intense que fait la France pour l'évangélisation, elle ne peut pas tout faire ; il reste encore immensément à faire. Pourquoi le Canada ne prendrait-il pas une place glorieuse à côté d'elle ? Il le peut. Il a grande abondance de vocations religieuses et ecclésiastiques. Quel magnifique champ la Chine, par exemple n'offrirait-elle pas au zèle de beaucoup de ses jeunes prêtres, qui, tout en faisant un travail utile chez eux pourraient venir ici sans que leur absence laissât les âmes en souffrance au Canada !

Si le Canada avait son séminaire des Missions Étrangères, je ne crois pas que les évêques eussent à s'en alarmer. Ils ont la foi assez haute pour partager l'opinion d'un illustre prélat qui disait : " Combien je suis heureux de donner mon consentement à une vocation de missionnaire ou de religieux ! pour un qui quitte ainsi mon diocèse, je suis sûr que Dieu me donnera cinq vocations pour mon séminaire."

Mais qui fondera ce Séminaire des Missions étrangères au Canada ? qui formera les jeunes levites pour les envoyer sauver des âmes en Chine ? Ah, si je le pouvais ! mais je suis un inconnu, un impuissant ; je ne suis qu'une voix qui crie et se perd dans l'immensité. Il faudrait un homme qui comprît cette œuvre, qui y mit tout son cœur et qui, avec la grâce de Dieu, pût la réaliser. Cet homme, qui doit être un Canadien, où est-il ? Je ne sais ; mais je ne cesse de demander à Dieu de le susciter. Cher Monseigneur, j'ai espéré que vous pourriez contribuer à le découvrir et à lui mettre au cœur l'amour de cette belle œuvre. Je l'espère toujours et je le demande au Seigneur Jésus dans mes humbles prières. Vous connaissez le Canada et ses ressources ; vous savez les immenses besoins de la Chine ; vous êtes persuadé de la gloire qui rejaillirait sur l'église du Canada de la réalisation de ce projet. Donc, au nom de ces millions d'âmes qui vous tendent les mains et vous supplient par ma voix, faites l'effort que je vous demande. D'ici, avec quel plaisir je ferais tout ce qui dépendrait de moi pour donner tous les renseignements possibles, faire les démarches etc !

Croyez-moi, cher Mgr, votre bien respectueusement dévoué en Notre-Seigneur.

Fr M. B. COTHONAY, O. P.

Les églises chrétiennes séparées

(Suite.)

C.—Le schisme grec procède de tendances étrangères à la théologie ; si la question du *Filioque*, ajouté au symbole par les Latins, est considérée aujourd'hui comme le point de divergence entre Rome et les Grecs, si les Orientaux n'adoptent pas les croyances latines touchant l'Infaillibilité du Pape, l'Immaculée-Conception et quelques autres points plus liturgiques ou disciplinaires que dogmatiques, il n'en demeure pas moins certain que les différences de race, de langue, de culture ont été le principe de mésintelligences qui auraient facilement pris fin si elles n'avaient été fondées que sur des propositions d'ordre spéculatif.

Le jour où les empereurs d'Orient fixèrent leur résidence à Constantinople, l'évêque de cette ville s'étonna de n'avoir qu'une juridiction subordonnée à celle du métropolitain d'Héraclée et du patriarche d'Antioche ; vivant dans la familiarité du prince, il devait être nécessairement son conseiller, son "ministre des cultes," et cette situation, qui impliquait une autorité de fait sur les autres évêques, devait finir tôt ou tard par comporter une suprématie de droit. Aussi voyons-nous l'évêque de Byzance prendre le titre d'exarque, puis se placer au rang des patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, obtenir la première place après celle qu'on reconnaissait encore à l'évêque de Rome, et même bientôt une dignité égale. La raison qui fut mise en avant au concile de Chalcédoine, c'est que si la présence de l'Empereur et du Sénat donnait à l'évêque de l'ancienne Rome une position éminente dans l'épiscopat, la nouvelle Rome, Constantinople, qui était aussi la résidence d'un empereur et d'un sénat, pouvait revendiquer pour son évêque un rang égal. Les protestations du Souverain Pontife ne purent empêcher le nouvel état de choses de s'établir, car les empereurs tout-puissants d'Orient voyaient d'un mauvais œil l'autorité suprême en matière spirituelle aux mains d'un prélat qui n'était pas leur sujet.

La restauration de l'empire d'Occident par Charlemagne mit le comble aux mécontentements des Grecs ; jusque-là, le César bysantin avait pu se dire et même se croire Empereur des

Romains, et ranger, au moins théoriquement, dans ses Etats les parties occidentales de l'Europe; l'existence d'un empire fort comme celui des Francs ne permettait plus à la fiction de subsister ailleurs que dans les protocoles de la Chancellerie impériale, et la rupture, imminente depuis l'invasion des barbares, parut définitive à la fin du IXe siècle, quand un patriarche de Constantinople, Photius, déposé par Nicolas Ier, accusa l'Eglise romaine de nombreuses hérésies et rompit le lien bien faible qui rattachait l'Orient à l'Eglise de Rome. Ce premier schisme fut de peu de durée et tout semblait oublié quand, au XIe siècle, un autre patriarche, Michel Cérulaire, reprit et développa les griefs de Photius, profitant de l'état d'affaiblissement où l'ambition des empereurs avait amené l'Eglise d'Occident.

Tout ne semblait pas cependant absolument compromis; les croisades rendirent le mal irréparable: la fierté un peu violente des seigneurs latins, la politique cauteuse des empereurs grecs créèrent de part et d'autre des rancunes inoubliables, et si la prise de Constantinople, en 1203, fut regardée par les croisés comme le juste châtement dû à de perfides alliés, elle permit aux Orientaux de prétendre que le manteau de la religion dissimulait mal les visées conquérantes des Latins.

Les Papes déploraient ces querelles politiques, où ils voyaient un obstacle toujours croissant à une réconciliation loyale sur le terrain purement religieux: malgré des tentatives d'entente aux conciles de Lyon (1274) et de Florence (1438-1439), l'Eglise grecque demeura obstinément hostile à tout rapprochement sincère, et quand la ville de Constantinople, assiégée par les Turcs, fut sur le point de succomber, à ceux qui représentaient que le secours des Latins pouvait peut-être conjurer le péril, on répondit: *Plutôt le croissant que la tiare.*

Asservie aux Turcs, l'Eglise grecque était menacée d'une disparition prochaine, et le souvenir de ce qui s'était passé en Egypte, en Syrie et en Asie Mineure, et même parmi les Serbes, promettait de prédire que l'apostasie allait réduire à une poignée de fidèles le troupeau du patriarche. Il n'en fut rien, et l'habileté des Grecs eut raison de la brutalité ottomane: souples, insinuants, sachant ramper, habiles à manier l'adulation ou à exciter les convoitises, forts de leur supériorité intellectuelle, les Grecs surent trouver bien vite le point faible des conquérants et, par des services rendus à propos, purent sinon gagner la confiance, du moins se rendre indispensables et mettre à leurs bons offices le prix qu'il leur plut de fixer; aussi, l'Eglise de Constantinople sortit-elle de la crise plus puissante que jamais: soutenue par le pouvoir suprême, elle put étendre son action sur tous les sujets chrétiens de

la Porte ottomane plus complètement que sous les empereurs chrétiens ; parce que l'Empereur voulait une part de l'autorité et que le Sultan dédaignait de la prendre. Ce fut dès lors une question d'argent, et peu importaient les exigences du Sultan et de sa Cour, parce que les sommes versées aux Turcs revenaient sous forme de taxes levées par le patriarche du Phanar sur les évêques et par les évêques sur les peuples. Le XVII^e et le XVIII^e siècles furent l'apogée du pouvoir des Phanariotes : leurs créatures gouvernaient toutes les églises de l'Empire, leurs parents occupaient les situations lucratives de hospodars en Moldavie et Valachie ; quant aux dissidents, catholiques ou arméniens, les Turcs étaient tout disposés, sur la moindre dénonciation, à leur faire subir les plus cruelles avanies.

Au commencement du siècle, on voit se réveiller parmi les chrétiens de l'empire ottoman le sentiment de la dignité humaine, et l'édifice si habilement élevé par les Phanariotes commence à se lézarder. Déjà, la Russie, au temps de Pierre le Grand, avait fait un pas vers l'autonomie religieuse ; malgré les protestations de soumission et de respect adressées à l'autorité patriarcale, il était bien visible que le Saint-Synode ne tenait pas grand compte d'un supérieur qui dépendait du Sultan ; les progrès de la Russie vers la mer Noire, la conquête de la Crimée, la campagne de Bessarabie et de Moldavie avaient fait connaître aux Slaves de la Péninsule balkanique ces frères puissants et libres qui les appelaient de loin encore à l'indépendance ; les Roumains et les Serbes avaient commencé à s'agiter, et l'Autriche, toute puissance catholique qu'elle fût, avait attiré sur son territoire des Serbes et des Roumains exilés auxquels elle avait accordé de grandes immunités pour la pratique de leur culte ; elle les avait soustraits, il est vrai, à la juridiction du patriarche de Constantinople et avait organisé pour eux de véritables églises autocéphales.

Pendant que les Roumains et les Serbes prêtaient l'oreille aux excitations des puissances chrétiennes, la Grèce préparait aussi par la création d'une société secrète très active, l'Hétéairie, le mouvement insurrectionnel qui éclata en 1821, et qui, grâce à la sympathie d'abord, ensuite à l'intervention armée de la France, de l'Angleterre et de la Russie, aboutit à la reconnaissance du royaume hellène ; les Roumains, les Bulgares profitèrent de l'exemple qui leur était donné, et, progressivement, en recourant tantôt aux armes, tantôt à la persuasion, avec l'aide de la diplomatie européenne et enfin des soldats russes, arrivèrent à l'indépendance politique, dont l'autonomie religieuse était le corollaire. Les Bulgares et les Rouméliotes, qui conservent encore un lien assez mal défini de vassalité à l'égard de la Porte, sont aussi vis-

à vis du patriarcat du Phanar dans une situation intermédiaire qui n'est plus la dépendance et qui n'est pas encore l'autocéphalie.

Si, pour résumer, le patriarche de Constantinople voulait établir la situation numérique de l'Église à laquelle il est préposé, il constaterait un énorme déchet survenu au cours du siècle ; dans son patriarcat, qui comprend la partie occidentale de l'Asie Mineure et les chrétientés de Thrace, de Macédoine et d'Albanie, il a 2 millions de sujets, auxquels il prétend bien ajouter 6 millions de Bulgares qui lui échappent et constituent déjà une église pratiquement indépendante.

Les patriarcats d'Antioche, de Jerusalem et d'Alexandrie, avec les Églises autonomes de Chypre et du mont Sinai, forment un groupe de 200,000 orthodoxes de langue arabe, parmi lesquels l'influence hellénique va en diminuant d'année en année.

D'autre part, sont absolument indépendants et forment des Églises autocephales rattachées à Constantinople par les liens d'une subordination purement honorifique :

Les Russes	90,000,000
Les Serbes et Gréco Roumains d'Autriche-Hongrie...	3,600,000
Les Hellènes	2,000,000
Les Monténégrins	200,000
Les Serbes du royaume de Serbie	1,500,000
Les Roumains du royaume de Roumanie	4,500,000

Soit en tout..... 191,800,000

Le principe en vertu duquel l'Église de Constantinople s'était émancipée de la tutelle de Rome était comme une épée à deux tranchants : l'Église doit être indépendante, disaient les Grecs, qui relève d'un souverain indépendant : or, l'Orient ne relève plus politiquement de Rome, donc l'Église orientale doit être autocephale : mais, d'autre part, ni la Serbie, ni les Russes, ni les Roumains, ni les Austro-Serbes ne dépendent du Sultan, donc le patriarcat de Constantinople n'a plus rien à voir dans les affaires ecclésiastiques, et ce principe, faux d'ailleurs, qui avait fait la grandeur du schisme grec, consacre aujourd'hui son émiettement.

Il serait peut-être plus exact de dire que l'axe de l'orthodoxie a subi un déplacement : pendant que Constantinople reste avec son passé, ses souvenirs et ses regrets, c'est autour de Moscou que gravitent les satellites de "l'orthodoxie" orientale ; les Serbes et Monténégrins doivent trop à la Russie pour ne pas se mettre à sa remorque, et il n'est pas jusqu'aux Gréco-Arabs de Syrie et de Palestine qui ne s'appuient sur les Russes pour éliminer les éléments hellènes que l'influence phanariote menaçait presque par-

tout encoce à la tête de leur hiérarchie ; la lutte est entamée aujourd'hui dans les patriarcats d'Antioche et de Jérusalem entre les évêques grecs, soutenus par Constantinople et Athènes, et les prélats indigènes, de race et de langue arabes ; le peuple et le clergé inférieur ne veulent plus être gouvernés par des moines sortis des couvents grecs et dont la plupart ignorent ou méprisent l'idiome parlé par leurs ouailles ; les Russes ont fort habilement pris position de leur côté, certains que le jour où l'influence hellénique aura disparu, la leur s'imposera sur un peuple dont la culture propre ne peut pas se suffire à elle-même : les nouveaux évêques de Syrie n'iront plus étudier aux universités d'Athènes et de Berlin, mais dans celles de Russie, et deviendront les propagateurs de l'idée russe dans une région sur laquelle l'empire des tzars a des projets lointains, mais parfaitement déterminés.

Quelle influence le catholicisme a-t-il exercée, quels progrès a-t-il accomplis au cours de ce siècle parmi les Orientaux de l'obédience de Constantinople ?

C'est chez les Gréco Arabes que son action a été la plus sensible. Les Melkites ou Grecs unis étaient fort peu nombreux il y a cent ans ; traqués par les schismatiques, ils n'avaient ni cohésion, ni organisation précise. C'est pendant l'occupation momentanée de la Syrie par les Egyptiens, sous Méhémet-Ali, que les Melkites se sont reconstitués, grâce au patriarche Mazlum, qui parcourut l'Europe entière en cherchant des appuis que sa persévérance finit par trouver. Aujourd'hui, les Melkites sont plus de 100,000, principalement dans le Liban et sur le littoral de la mer de Syrie : leurs évêques, formés en Europe ou dans les collèges latins du pays, sont actifs, zélés ; plusieurs sont de véritables apôtres, et le mouvement de retour vers l'unité catholique est loin d'être arrêté, malgré le concours donné par la Russie aux schismatiques. Il y a eu vers le milieu du siècle parmi les Bulgares un élan vers le catholicisme qui, pour ne pas être absolument désintéressé, ne laissait pas de donner de grandes espérances. Exaspérés par les exactions des évêques de langue grecque, les Bulgares avaient décidé de passer en masse au catholicisme, et les conversions se comptèrent aussitôt par milliers. Devant cet événement imprévu, la diplomatie française, qui avait un intérêt immense à augmenter sa clientèle, hésita : et pendant qu'on tergiversait à Paris, et peut-être à Rome, la Russie intervint : le principal inspirateur du mouvement fut enlevé et transporté à Odessa : le patriarcat se hâta d'accorder aux Bulgares une partie des réformes qu'ils réclamaient en vain depuis un demi-siècle et, intimidés ou corrompus, recevant d'ailleurs d'importantes satisfactions, les convertis bulgares retournèrent, pour la plupart,

la religion qu'on avait su leur montrer comme le complément nécessaire de leur autonomie nationale. Les conversions d'orthodoxes au catholicisme se présentent partout ailleurs à l'état isolé très rares chez les Grecs et les Serbes, plus enracinés que les autres dans leurs répulsions anticatholiques, elles ont été fort importantes parmi les Russes ; importantes surtout par la qualité et la condition sociale des convertis : en Rusaïa, la bourgeoisie et le peuple ne sont pas troublés par le doute en matière de foi. Très religieux, mais d'une religion toute en pratiques extérieures, ils suivent avec une fidélité scrupuleuse et parfois touchante des observances dont le sens et surtout les origines leur échappent. Dans les classes instruites, au contraire, il n'est pas rare de trouver des hommes que préoccupe le problème religieux : beaucoup y échappent par un scepticisme qu'ils trouvent moyen de concilier avec les pratiques matérielles d'un culte dont ils ne reconnaissent plus le fondement divin, beaucoup aussi cherchent et, sur ce nombre, il en est qui ont trouvé la voie qui conduit à la vérité. Une fois entrevue, cette vérité s'est imposée à eux et rien ne les a arrêtés pour la posséder tout entière : renoncer à la fortune, au rang social, se séparer des leurs, abandonner leur pays, sans espoir d'y revenir, cela n'a pas arrêté ces âmes grandes et généreuses comme on en trouve tant dans les races slaves ; un peu chimériques et nuageuses, mais toujours nobles, même dans leurs utopies, elles accueillent avec avidité la foi qui dirige, fortifie et console : telles ont été Mme Schwetchine, la Sœur Narichkine, tels les PP. Schouvalof, Gagarine, Balabine et tous ceux qui, voulant servir Dieu, l'ont servi jusqu'à la renonciation totale à eux-mêmes. Nobles victimes qui se sont offertes pour le salut de leur peuple, ils montrent ce dont est capable la race dont ils sont sortis, et ce qu'on est en droit d'attendre de leurs frères !

Le rôle prépondérant que joue la Russie dans le monde permet d'estimer l'action décisive qu'elle exerce dans l'Eglise orthodoxe, non seulement par le nombre, mais aussi par la valeur des individus : aussi paraît-il évident que le retour des Russes à l'union déterminerait fatalement le retour des autres orthodoxes, et que les efforts qu'on peut tenter sur les Grecs, les Serbes, les Roumains, les Bulgares et même les Gréco Arabes seront infructueux aussi longtemps que le foyer de résistance sera en Russie.

C'est donc du côté des Russes que doit tourner les yeux celui qui veut interroger l'avenir. Quel espoir pouvons-nous exprimer ? sur quoi cet espoir sera-t-il fondé ?

On a dit que le czar Nicolas II est bienveillant pour les catholiques ; il est certain que les relations de la Russie avec le Saint-Siège sont empreintes d'un caractère autrement cordial que sous

l'empereur Nicolas Ier, mais cela tient en partie à l'attitude des Polonais, qui avaient fait porter à la papauté une partie des responsabilités et avaient retourné vers elles les rancunes que le Tsar nourrissait contre les catholiques insurgés; aujourd'hui la Pologne est résignée et la chancellerie de Petersbourg espère que Rome lui donnera le conseil d'oublier; mais prend-elle les moyens appropriés pour obtenir ce résultat?

Les uniates de Russie, anciens schismatiques convertis après le concile de Florence par les Polonais, et autorisés à conserver avec la liturgie les usages de l'Eglise orientale, ont été, au courant de ce siècle, déçus par les persécutions: des pasteurs, traités à leurs devoirs, ont, autant que les bourreaux, contribué à éclaircir leurs rangs, et ceux qui restent fidèles sont dans une condition autour de laquelle on s'étudie à entretenir une obscurité de mauvais augure.

Quoiqu'il en soit, le tsar Nicolas II, dans ses rapports avec une partie de ses sujets catholiques, fait preuve d'un esprit de tolérance inconnu de ses prédécesseurs: cela autorise-t-il à dire, comme on l'a fait, qu'il incline vers le catholicisme? Je ne le crois pas, et cela serait-il, que cela ne prouverait rien. Cet autocrate, qu'on se représente de loin comme disposant à son gré de la foi de ses peuples, serait impuissant le jour où il voudrait modifier en quoi que ce soit la religion de la Russie: il se heurterait à une résistance respectueuse, mais inébranlable, ou tomberait sous les coups d'un assassin.

Quand Pierre le Grand voulut faire corriger le texte manifestement corrompu des Ecritures, un schisme, le Raskol, enleva des millions de fidèles à l'Eglise nationale, et le souvenir de cette entreprise sacrilège contre les usages de l'Eglise entretient encore aujourd'hui le fanatisme des raskolniks. Et cependant Pierre le Grand était autrement puissant que les tzars du XIXe siècle; il disposait, sans contrôle, de la vie et des biens de ses sujets; il a introduit dans son pays une foule de réformes qu'il paraissait impossible de faire accepter, mais quand il a touché à une réforme religieuse, et cela d'accord avec l'épiscopat et le sens commun, il a senti une résistance contre laquelle il n'a pas essayé de lutter.

Non, le Tsar ne peut pas décréter la réconciliation avec Rome, et cette réconciliation n'est pas prochaine parce que les temps ne sont pas venus. La société russe est encore en partie asiatique; une muraille de Chine, faite de règlements et de préjugés, la sépare du reste du monde: il faut que des brèches soient pratiquées d'abord dans cette muraille, que l'air extérieur vienne renouveler une atmosphère dans laquelle nos idées ne se propageraient pas; il faut que la masse du peuple russe sache qu'il y

à d'autres catholiques que les Polonais, leurs victimes aujourd'hui, et autrefois leur terreur, dans les deux cas leurs ennemis ; tout ce travail pourra s'accomplir d'autant plus facilement que le courant de sympathies intéressées qui circule de France en Russie ne sera pas sans acclimater nos idées, les mauvaises d'abord, puis les bonnes, et alors le terrain étant préparé, la vérité pourra se répandre et produire les miracles que le noble et religieux tempérament du peuple russe nous permet d'attendre de lui.

II

LE PROTESTANTISME

Pendant que l'Orient, poussant à la superstition le respect du passé, s'immobilise, comme cristallisé dans ses antiques traditions, le protestantisme, sorti du libre examen et vivant par l'individualisme, se transforme sans cesse et présente le spectacle de contrastes toujours nouveaux.

Il y a, dans le protestantisme, deux tendances contraires, toujours en présence, que nous voyons aux prises pendant toute la durée de notre siècle. Pour les uns, la religion est une charge dont il faut diminuer autant que possible le poids importun, tout en respectant le principe ; les dogmes sont un bagage encombrant qu'il faut sacrifier pour donner la place d'honneur à la morale ; et d'ailleurs, en l'absence d'une autorité suprême pouvant statuer en dernier ressort, aucune croyance précise ne peut plus se maintenir et s'imposer à l'assentiment des masses.

L'ensemble du symbole pourrait être comparé à un radeau flottant sur la mer agitée ; qu'une main malfaisante vienne couper les câbles qui en réunissent les éléments, et tout se disloquera. C'est ainsi que de doute en doute, de négation en négation, le protestantisme allemand est venu échouer sur la plage aride et désolée du rationalisme, pendant que le protestantisme anglais, travaillé par le scepticisme pratique et l'indifférence dogmatique, a engendré cette " large église " qui n'a conservé en fait de culte que des pratiques extérieures réduites à un minimum et chez qui le sentiment de la *respectability* s'est substitué aux sanctions qui gardent la morale chrétienne.

L'autorité dogmatique du Pape a fait place au jugement faible d'évêques dont beaucoup sont atteints par la contagion de l'incrédulité, et, pour faire trancher les différends en dernier ressort, il a fallu se présenter devant la Cour laïque du Conseil privé qui, en donnant gain de cause à des hommes comme Hampden,

Gorham ou Colenso, proclamait le droit de nier les points fondamentaux de la religion chrétienne. (1)

Si cette indigence de préceptes positifs donnait satisfaction à un grand nombre d'esprits que le tourbillon toujours plus violent des intérêts matériels entraînait vers des pensées d'un ordre différent, si elle laissait toute liberté d'action à des intelligences qui cherchaient des solutions nouvelles pour des problèmes anciens, il n'y avait cependant pas que des préoccupations utilitaires et scientifiques à satisfaire. L'amour de Dieu ne perd pas ses droits parmi les créatures, et toutes les âmes ne se sont pas desséchées par le fait qu'elles ont rejeté le catholicisme. Le besoin de croire, de prier, de lutter, de réparer et de sanctifier subsistait dans les peuples au tempérament riche que la Réforme avait entraînés dans son orbite; de là sont sorties les tentatives généreuses qui ont opposé au protestantisme dit libéral un protestantisme orthodoxe. Par l'effet d'une réaction nécessaire, les œuvres de foi, de prières et d'apostolat ont trouvé des partisans enthousiastes et, en Allemagne aussi bien qu'en Angleterre, la vie chrétienne a repris une intensité qu'on lui avait vu perdre au cours du XVIII^e siècle.

La crise révolutionnaire avait fait sentir son action bien plus loin que les frontières de la France, et si l'impiété triomphante avait recueilli des adhésions dans toute l'Europe, ce n'était pas chez les souverains qui, voyant leur trône chanceler sous la poussée des idées nouvelles, s'étaient retournés du côté de la religion, trop longtemps dédaignée, et lui avaient demandé son appui dans la lutte qu'ils entreprenaient contre la France. De là est sortie la Sainte Alliance, dont le plan politique était inspiré par un esprit

(1) Le docteur Hampden fut nommé professeur royal à Oxford en 1833, malgré les écrits dont il était l'auteur et qui avaient fait scandale; mais il était soutenu par le ministre John Russell. Sa nomination à l'Évêché d'Hereford, en 1842, souleva des protestations qui furent repoussées par la Cour du Banc de la Reine, et l'archevêque de Canterbury, Somner, lui donna la consécration en abritant sa conscience derrière cette formule: "Je procède à l'accomplissement de ma charge en obéissant à l'ordre de Sa Majesté."

Gorham, nommé au bénéfice de Brampton, dans le diocèse d'Exeter, déclara à l'évêque chargé de l'examiner qu'il n'admettait pas la régénération par le baptême. L'évêque lui refusa l'ordination, et la Cour des Arches lui donna raison; mais Gorham triompha devant le Conseil Privé, composé de cinq laïques avec trois assesseurs ecclésiastiques n'ayant pas voix délibérative.

Colenso, évêque de Natal, publia, en 1861, un commentaire de l'épître aux Romains, où il niait la Rédemption: déposé par le Concile du Cap, en 1863, il fut renvoyé indemne par le *judicial committee* du *Privy Council*, devant lequel il avait interjeté appel. Les partisans qu'il avait en Angleterre, condamnés par le tribunal ecclésiastique de la Cour des Arches, eurent gain de cause devant le Conseil privé et le Parlement. Colenso resta en fonction et put célébrer solennellement, en 1883, le 30^e anniversaire de sa consécration épiscopale; son nom a été donné à une ville du Natal dont il a été beaucoup parlé dans ces derniers temps.

de piété mystique assez surprenant chez les successeurs de Catherine II et de Frédéric le Grand.

Une fois lancée dans cette voie, l'Allemagne vit se multiplier les associations religieuses, dont plusieurs passerent du pietisme à l'illuminisme, obéissant à la loi qui entraîne vers les excès toute foule qu'une autorité prudente ne sait pas contenir. Aussi, quand Frédéric-Guillaume IV succéda à son père, en 1840, sur le trône de Prusse, son dessein fut-il de consolider le mouvement religieux des vingt cinq dernières années par la réorganisation de l'Eglise nationale de Prusse; deux éléments rivaux étaient en présence; le calvinisme et le luthéranisme se disputaient la prépondérance et chacun prévalait dans quelque province.

Le Roi songea à fusionner les différentes confessions protestantes en une seule, à la tête de laquelle il voulait placer une hiérarchie établie à l'imitation de l'épiscopat anglican; mais de pareilles réformes ne s'imposent pas à un peuple attaché à ses traditions; le seul évêché que créa Frédéric-Guillaume IV fut celui de Jérusalem, sorti d'un accommodement bâtard conclu avec l'Eglise d'Angleterre, et cela au grand scandale des Allemands et des Anglais.

(A suivre.)

Le mouvement catholique

AU CANADA

On lit dans la correspondance romaine de la " Presse " :

M. l'abbé Tanguay, du séminaire de Sherbrooke, vient d'arriver à Rome. Parti du Canada, il y a trois ans, M. l'abbé Tanguay a visité à peu près toute l'Europe : Irlande, Angleterre, Hollande, Allemagne, Suède et Norvège, Russie, France, Espagne, Portugal, Italie. Puis, après avoir séjourné quelque temps à Rome, M. l'abbé s'est dirigé vers la Palestine, ce qui lui a donné occasion de voir la Sicile, la Grèce, l'Egypte, avant de se rendre en Terre-Sainte.

M. l'abbé Tanguay, qui, tout en étant un touriste peu ordinaire, ne laisse pas cependant d'aimer beaucoup l'étude, a passé deux ans à Jérusalem, où il a suivi tout particulièrement les grands cours d'Ecriture sainte du couvent Saint-Etienne.

M. l'abbé partira pour le Canada dans une couple de mois.

—J'allais oublier de faire une petite indiscretion : depuis son départ du Canada, M. l'abbé Tanguay a été l'objet des faveurs du Pape. Aussi ses amis—qui se doutent déjà de la chose—seront heureux d'apprendre que ce n'est pas M. l'abbé, mais "Monseigneur" Tanguay, prélat domestique de Sa Sainteté, qui leur reviendra en mai prochain.

Son Excellence Mgr Falconio, délégué apostolique, est en ce moment à Montréal, où il se propose de faire la visite des diverses institutions religieuses.

Les renseignements suivants que nous trouvons dans la *Northwest Review* nous permettent de préciser davantage l'objet de la mission du R. P. Lacombe en Europe. Admirez d'abord le courage du vénérable missionnaire qui, bien qu'il soit entré dans sa 74^{ème} année, ne craint pas d'entreprendre, à la demande de ses supérieurs, un voyage long et difficile à son âge.

Le R. P. ira d'abord rendre visite au supérieur général de son ordre à Paris, puis au Supérieur des Frères Salésiens. L'un des objets de sa mission est, en effet, d'obtenir quelques-uns de ces religieux pour leur confier la direction de l'établissement des métis à Egg Lake, Alberta.

Il essaiera aussi d'obtenir une colonie de Trappistes, qu'il installera quelque part dans le diocèse de St. Albert.

Pour réussir dans ces diverses missions, il est probable que le R. P. sera obligé de se rendre à Rome, ce qui, sans doute, mettra le comble à ses vœux, car il aura alors l'occasion de voir se dérouler sous ses yeux les splendeurs des fêtes du jubilé, outre qu'il aura probablement la faveur d'une audience du St. Père.

Nous faisons des vœux pour que ce voyage soit pleinement fructueux et que le R. P. Lacombe nous revienne plus réconforté, plus jeune et plus actif que jamais.

L'église que le R. P. Corbeil a entrepris de construire à Dominion Creek, dans le Yukon, est terminée. Elle a été consacrée dimanche dernier, le R. P. Gendreau ayant fait le voyage exprès de Dawson pour l'occasion. Elle a été consacrée sous le vocable d'église de la Sainte Famille et le R. P. Corbeil, qui en aura charge, y dira la messe tous les dimanches. L'église peut contenir 150 personnes.

Voilà ce que peut réaliser en très peu de temps le zèle d'un missionnaire.

AUX ETATS-UNIS

On sait que, dans sa conception d'une république, Platon se débarrassait sommairement des enfants qui menaçaient d'être à charge à l'État. Aux États-Unis, un certain Dr McKim vient de publier un livre dans lequel il invoque l'application de cette règle barbare. C'est, évidemment, un signe de plus de la folie des temps, mais, si mauvais que soit le monde, de nos jours, c'est tout de même une philosophie qui n'a guère chance d'être acceptée.

Ceux-là voient juste qui voient clairement que nos sociétés actuelles ne sauraient guère s'enfoncer davantage dans l'erreur et le vice sans retourner à la barbarie.

Le décret du général Brooke établissant le mariage civil à Cuba déclare formellement : "Dorénavant, seul le mariage civil sera légalement valide . . . Un certificat de mariage religieux qui ne sera pas attesté par les fonctionnaires civils ne sera pas accepté. Les ministres du culte, en accomplissant la cérémonie du mariage, n'auront pas à faire autre chose que ce que leur imposent leurs croyances religieuses ; mais l'accomplissement de cette cérémonie n'aura pas d'effet civil."

Les catholiques de Cuba auront occasion de regretter l'introduction de ces mœurs américaines.

S'il faut en croire ce que dit l'*Independent*, de New-York, la population des îles Philippines est une population religieuse, composée de catholiques pour tout de bon, de catholiques intelligents. Les hommes de même que les femmes, dit ce journal, sont assidus aux offices, les jours de fêtes comme les dimanches. Passez une heure à la porte d'une église à Manille, à n'importe quelle heure du jour durant la semaine. Vous verrez la plupart des hommes ôter leur chapeau en passant devant l'église. Allez à n'importe quelle église un dimanche matin et vous la verrez remplie, et quelquefois bondée de fidèles. Il y a quelques sièges. Mais la plus grande partie du parvis de marbre est couverte d'hommes et de femmes, mis proprement, bien que sans luxe, se levant ou s'agenouillant suivant ce que réclame l'office. Et on voit que ce n'est pas pour eux une chose qu'ils fassent à la légère ou qui les ennuit. Ils sont là parce qu'ils veulent y être.

Et cependant, cette population veut chasser ses moines. Et ce mobile a été, dit-on, l'une des principales causes de l'insurrection contre l'Espagne. Avons-nous affaire à une population travaillée inconsciemment par la franc-maçonnerie et tombant comme des dupes dans ses pièges? Ou bien a-t-elle de sérieux motifs d'en vouloir à ses religieux? Nous ne savons.

Ce qui est clair, c'est que Mgr Chapelle a accepté une tâche excessivement difficile et dans l'accomplissement de laquelle il aura besoin de tout son savoir comme de toute sa sagacité et de tout son tact.

Dans sa lettre pastorale à l'occasion du carême, Mgr McCloskey conseille à chacun des membres de son clergé de prêcher, au moins une fois par année, sur le danger qu'il y a pour un catholique de s'affilier à une société secrète.

Certes, l'avis est bon, et opportun.

Le correspondant romain du *Catholic Standard and Times* dit savoir de bonne source que l'écrivain qui, dans la controverse sur l'américanisme, signait *Romanus* dans la *Contemporary Review* et soutenait la thèse contraire à celle de l'abbé Maignen, n'était autre que le Dr St George Mivart.

Le *Journal* de Sioux City annonce que, peu de temps avant sa mort, Mgr Hennessy, de Dubuque, avait demandé au St. Siège un évêque auxiliaire, envoyant à Rome la liste suivante: le vicaire général Ryan, de Dubuque, M. l'abbé MacCooney, de Waterloo, Ia., et le R. P. D. Gill, de Chicago. De son côté, le *Northwest Catholic* prétend savoir de bonne source qu'un nouveau diocèse sera érigé dans l'Iowa.

Le *Herold des Glaubens* annonce la nomination, au siège vacant de l'île Vancouver, de M. l'abbé Bertrand Orth, curé de l'église St. Laurent, à Portland, Ore., Allemand de naissance.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Les catholiques de l'Italie méridionale ont tenu un grand congrès à Tarente. Vingt archevêques et évêques y assistaient. Très grand succès. A noter qu'on a adressé aux Assomptionnistes de France l'hommage de très vives sympathies.

Le gouvernement a récemment déclaré qu'il surveille les menées cléricales.

—Le Souverain Pontife a décidé d'élever à la qualité d'inter-nunciature la délégation apostolique de la République Argentine. Mgr Sabaltucci a été nommé internonce.

—Le Souverain Pontife vient d'adresser à la Supérieure générale des Sœurs du Bon Pasteur d'Angers, qui ont été l'objet de si violentes attaques en ces derniers temps, une lettre très élogieuse dont nous donnerons le texte dans notre prochain numéro.

—Le télégraphe nous apprend aujourd'hui la mort de Son Eminence le cardinal Louis de Canossa, évêque de Vérone, le plus vieux membre du Sacré Collège. Il était né en avril 1809 et avait été créé cardinal en 1877. Il était cardinal-prêtre du titre de Saint-Marcel.

FRANCE.—Tous les évêques de France ont adressé à leurs ouailles, à l'occasion du Carême, de très intéressantes lettres pastorales. Nous n'en pouvons noter qu'une ou deux, celle du cardinal Richard sur la sanctification de l'année 1900, celle du cardinal Langénieux dans laquelle l'éminent prélat dénonce le projet de loi scolaire du gouvernement, en expose les origines maçonniques et les conséquences pratiques, en même temps que le but obvie ; la guerre à la religion.

Mgr Gouthe-Soulard a aussi écrit sur cette question du stage scolaire une lettre superbe, adressée à un ami et que nous analyserons bientôt si nous ne la reproduisons pas dans son entier.

—On annonce la mort du Père Dorgère, le prêtre qui joua un si grand rôle lors de l'expédition du Dahomey et qui était curé d'un petit village de France. Il a eu une mort digne du vieux missionnaire qu'il était ; il est tombé victime de la petite vérole noire qu'il avait contractée en ensevelissant un bohémien que personne ne voulait approcher.

—Le pèlerinage international de Paray-le-Monial reçoit en France et à l'étranger un accueil de plus en plus favorable.

D'après le *Pèlerin de Paray*, Sa Sainteté a manifesté le désir de s'y faire représenter.

Le cardinal Perraud a envoyé, le 8 janvier, une lettre aux évêques des pays étrangers pour les inviter à amener ou envoyer un grand nombre de leurs diocésains.

Les directeurs des pèlerinages sont invités à préparer une bannière qu'ils apporteraient à Paray, comme cela se fit en 1873, où l'on en vit flotter jusqu'à 188, y compris celle des députés de l'Assemblée nationale.

— Dans une magnifique conférence donnée à l'Institut catholique de Paris, S. E. le nonce, Mgr Lorenzelli, a proclamé une fois de plus l'éclatante mission de la France dans le monde :

... La France, la première, a vécu l'ordre surnaturel dans toute son intégrité organique, c'est-à-dire le catholicisme, et elle l'a conservé avec une ténacité invincible et une fidélité inébranlable....

Et maintenant, parmi les peuples latins et catholiques, la France à son tour a une vocation surnaturelle spéciale, vocation que la philosophie inductive de l'histoire reconnaît et proclame au fur et à mesure qu'elle remonte du XIXe au 1er siècle du christianisme. C'est la vocation de champion de Dieu Rédempteur et de soldat du Vicaire du Christ.

— Le télégraphe nous apprend que la Cour d'Appel a confirmé le jugement du tribunal inférieur dans le procès des Assomptionnistes.

— On a élevé, à Biskra, un magnifique monument en l'honneur du cardinal Lavigérie, l'illustre champion du catholicisme, de la civilisation et du patriotisme.

— Sous l'énergique impulsion de François Coppée et de Jules Lemaitre, les deux grands écrivains que l'affaire Dreyfus a lancés, avec tant d'autres qui jusque là se désintéressaient presque de la chose publique, dans la bataille politique, la *Ligue de la Patrie française* poursuit sa campagne si résolument nationale. Sous l'éblouissante clarté des événements et avec la clairvoyance de leur génie, les deux illustres patriotes ont vu tout de suite quel est le réel ennemi qu'il leur faut combattre pour ramener en France un régime de liberté et d'égalité qui permette au pays de jouir de la paix intérieure et de tenir dans le monde le rôle que lui ont dévolu dix siècles de glorieuse histoire. Ils ont foncé tout droit sur la minorité malfaisante qui détient actuellement le pouvoir politique et qui se compose, Jules Lemaitre l'a clairement indiqué, de juifs, de protestants et de francs-maçons et dont les désirs et les haines se confondent avec ceux de la franc-maçonnerie. Ils veulent remplacer par une république essentiellement française la caricature maçonnique du régime républicain sous

l'étreinte de laquelle le pays se débat actuellement. Dans un article de l'*Echo de Paris*, Lemaître écrit :

Notre deuxième grief contre eux, c'est que—beaucoup par notre faute, il est vrai—ils ont accaparé la République et la traitent comme leur fief et leur butin. Depuis quinze ans, plus de la moitié de nos ministres ont été Francs Maçons ; il y a plus de 300 Francs-Maçons dans les deux Chambres, et toutes les administrations sont envahies par la Franc-Maçonnerie. Ils ont dit longtemps qu'ils étaient une société de bienfaisance : cela n'est pas vrai. A peine ont-ils un maigre orphelinat, subventionné, d'ailleurs, par le Conseil municipal de Paris. La Franc-Maçonnerie est d'abord une société de "courte échelle" politique. C'est aussi un club de jacobins en permanence, un conseil secret de surveillance du gouvernement apparent et régulier. Le mot connu : " Nous ne vivons pas en République, mais en Franc-Maçonnerie ", est la vérité même.

J'ai constaté, d'année en année, dans les Bulletins du Grand-Orient, que toutes les lois oppressives de la liberté avaient été élaborées dans les Loges et imposées par elles. Le rôle qu'on attribuait aux jésuites sous la Restauration, ce sont les Francs Maçons qui le jouent sous la troisième République. Cette continuelle immixtion d'une secte secrète dans l'action gouvernementale fausse le jeu des institutions et crée un état public profondément anormal et immoral. L'illégalité est installée au cœur même de la puissance chargée, par définition, de faire respecter les lois. Jamais, je crois, on n'a vu pareil désordre dans aucun temps ni dans aucun pays. Et la France le supporte depuis quinze ou vingt ans !

La ligue mène actuellement une très vive campagne pour changer la composition du conseil municipal de Paris.

Honneur aux patriotes !

—Il se poursuit de ce temps-ci en France un mouvement de conférences très intéressant, conférences de la *Ligue de la Patrie française*, conférences du comité chargé de la défense de la liberté d'enseignement et que dirigent MM. de Mun et de Marcère, conférences de l'*Action française* etc. Ces conférences, faites par des hommes différents d'origines et d'opinions, tendent, par des voies diverses, à un but unique, la lutte contre les sectaires qui oppriment actuellement la France, et le mouvement d'idées qu'elles révèlent constitue l'un des plus consolants symptômes que nous présente cette fin de siècle.

Nous croyons utile de parler en détail d'une de ces conférences, car elle montre quel cas, en certains endroits du moins, on fait aujourd'hui du respect humain en France. Elle était sous la présidence d'honneur de M. François Coppée et sous la présidence effective de M. Edmond Turquet, ancien député de l'Aisne, ancien sous-secrétaire d'état, un converti lui aussi, et du général baron de la Roque, ancien directeur de l'Artillerie au ministère de

la Marine, l'un des premiers artilleurs de l'Europe, pour le dire en passant.

M. Turquet a ouvert la séance par le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

Je vous remercie de vous être rendus en aussi grand nombre à la première réunion politique organisée par les catholiques. Votre présence nous prouve que nous ne nous étions pas trompés quand nous disions à nos adversaires : malgré vos efforts, malgré vos succès momentanés, la France est restée chrétienne. (*Bravos prolongés.*)

Pour qu'il ne reste aucun doute dans les esprits, pour qu'il soit bien établi que les catholiques ne sont point une quantité négligeable, qu'ils sont énergiques et résolus, qu'ils portent fièrement leur drapeau et qu'il faut que les puissants du jour comptent avec eux, nous allons ouvrir cette réunion par la prière.

Nous prouverons ainsi que nous sommes des hommes de conviction qu'aucune menace ne fera reculer. (*Applaudissements dans toute la salle.*)

Veuillez donc prendre la peine de vous lever :

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. (*Tout le public debout fait le signe de la Croix.*)

Notre Père...

(*L'orateur récite à haute voix la première partie du Pater, et le public récite la seconde partie.*)

Saint Denis, apôtre des Gaules, priez pour nous.

Sainte Geneviève, patronne de Paris, priez pour nous.

Bienheureuse Jeanne d'Arc, qui avez bouté dehors les ennemis de la France, priez pour nous.

Maintenant veuillez reprendre vos places.

N'attendez pas de moi un discours.

C'est un acte que mes amis et moi avons voulu accomplir ce soir. Nous avons tenu à prouver, en plein Paris, qu'on pouvait encore, dans notre cher pays, se déclarer nettement catholiques, et que les rires, les sarcasmes ou la menace de la coalition judéo-maçonnique, qui veut dénationaliser la France et la déchristianiser, nous laissent froids et impassibles. (*Applaudissements.*)

Citoyens respectueux des lois de notre pays, nous entendons sortir de l'abstention dans laquelle les catholiques ont trop longtemps vécu et lutter avec la dernière énergie, par toutes les voies légales, pour la défense de nos droits de catholiques et de nos libertés religieuses. Comme le disait, il y a quelques jours, S. Em. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, c'est faire œuvre de patriotisme et de défense sociale. (*Tonnerre d'applaudissements.*)

Le général de La Rocque a de son côté prononcé un discours qu'il a terminé par ce double cri : Vive Dieu ! vive la France !

Tout le reste a été dans cette note.

Connaissez-vous rien de plus beau que cette solennelle et publique affirmation de foi catholique faite en plein Paris ?

Vive la France !

—On sait qu'un double mouvement de pétitions en sens contraire s'est récemment produit en France. On demandait l'expulsion des Jésuites et l'application à la Franc-Maçonnerie de la loi concernant les sociétés secrètes. Le rapporteur de la commission chargée d'examiner ces pétitions se trouvait être le fameux F. Pochon, dont le nom est irrévocablement attaché aux idées les plus sectaires en matière d'enseignement.

Ses rapports sont typiques. Les voici :

Pétitions nos. 1341. (déposée par M. Abel Bernard, député de Vaucluse). 1407 (déposée par M. de La Porte, député des Deux-Sèvres.) 1457 (déposée par M. Gallot, député de l'Yonne), 1479 (déposée par M. Dubief, député de Saône-et-Loire), 1492 (déposée par M. Denécheau, député de l'Aisne).

Un grand nombre de citoyens de divers départements demandent l'expulsion des Jésuites.

Motifs de la Commission.—Attendu que par décret du 30 mars 1880, un délai de trois mois était accordé à la Congrégation ou association non autorisée dite de Jésus, pour se dissoudre et évacuer les établissements qu'elle occupe sur la surface du territoire de la République.

La Commission décide de renvoyer les pétitions ci-dessus visées à M. le président du Conseil, ministre de l'Intérieur, en l'invitant à mettre à exécution le dit décret du 30 mars 1880, et à en étendre les effets à toutes les Congrégations non autorisées qui, plus que jamais, sont un danger permanent pour la sûreté de l'Etat et mettent en péril l'existence de la République. (*Renvoi au président du Conseil, ministre de l'Intérieur.*)

Voici le 2e rapport :

Pétitions Nos. 1343 (déposée par M. le marquis de l'Estourbeillon, député du Morbihan), 1348 (déposée par M. Napoléon Magne, député de la Dordogne), 1377 (déposée par M. le duc de Rohan, député du Morbihan), 1411 (déposée par M. l'abbé Lemire, député du Nord).

Un grand nombre d'habitants de divers départements demandent que l'article 13 du décret-loi des 28 juillet et 2 août 1848, relatif aux Sociétés secrètes, soit appliqué à la Franc-Maçonnerie.

MOTIFS DE LA COMMISSION

La Commission.

Attendu que la Franc-Maçonnerie ne peut, en aucune façon, être assimilée aux Sociétés secrètes, comme le prétendent les pétitionnaires.

Qu'elle agit, au contraire, absolument au grand jour ; que, du reste, son existence officielle a été reconnue par tous les gouvernements, puisque, même sous le régime impérial, c'était l'empereur lui-même qui en nommait le Grand Maître ;

Qu'au surplus, la Franc-Maçonnerie ne fait et n'a jamais fait courir aucun danger pour la sûreté de l'Etat ;

Qu'elle a toujours défendu énergiquement les idées libérales, et que c'est parmi ses membres que se trouvent les plus ardents défenseurs de la société moderne et de la République.

Par ces motifs.

Passé à l'ordre du jour.

Reste à savoir si l'opinion publique à laquelle s'adressent en définitive les adversaires de la Maçonnerie raisonnera comme le F. Pochon.

—Dimanche 18 février, s'est tenu à Montpellier le premier Congrès de la Jeunesse catholique de l'Hérault, réuni sous la présidence de M. Gonin, directeur de la *Croix de Savoie*, qui venait de faire dans le département toute une série de conférences.

Le Congrès, béni par Mgr de Cabrières et par S. S. Léon XIII, réunissait 200 jeunes gens venus de tous les points du département. On a étudié les œuvres à entreprendre, surtout le Tiers-Ordre de Saint François. On a constitué un secrétariat départemental dont les membres ont été reçus à l'issue du Congrès par Mgr de Cabrières, qui les a spécialement encouragés et bénis.

—Il a été décidé, avec l'approbation de S. E. le cardinal Richard, que le Congrès international des œuvres catholiques qui se tiendra à Paris, du 3 au 10 juin, s'achèvera par un pèlerinage à Paray, le lendemain de sa clôture. Il n'est pas nécessaire pour y prendre part de faire partie du Congrès. Départ de Paris le lundi 11, retour le mercredi 13.

—M. l'abbé Garnier, directeur du *Peuple Français*, écrit dans son journal :

En face des affirmations de certains journaux, j'ai tenu à me rendre moi-même à la Nonciature et à savoir ce qu'il faut penser des premières tentatives faites pour obtenir la démission de Son Eminence le Cardinal de Paris, de Mgr l'archevêque d'Aix ou de Mgr l'évêque de Valence, et des négociations qui auraient été entamées sur ce sujet entre le gouvernement français et le Saint-Siège.

La réponse a été catégorique et complète. La voici :

Il n'y a eu ni tentatives, ni négociations, ni quoi que ce soit de semblable sur ce sujet. Il n'y a pas un seul mot de vrai dans ce qu'en ont dit les journaux.

—Dépêche à l'*Express du Midi* :

« En 1899, 158 pèlerinages ont emmené environ 160,000 pèlerins et ces 158 délégations ont occasionné 248 trains spéciaux.

« Dans ce chiffre de 160,000 pèlerins ne figurent pas les nombreux pèlerins isolés, touristes, baigneurs et voyageurs, car leur nombre n'est plus facile à compter ; cependant on peut dire qu'il est venu à Lourdes 700,000 personnes, tant pèlerins en groupe qu'isolés, chiffre donné par la gare.

ANGLETERRE.—M. F. de Bernhardt, le correspondant londonien de la *Croix*, écrit à ce journal à propos des récents événements relatifs à M. Saint-Georges Mivart :

Londres, 30 janvier 1900.

Le Dr Saint-George Mivarts vient d'être formellement excommunié par S. Em. le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster. Vous allez peut être me demander ce que c'est que ce personnage. Il ne vous pardonnerait pas de l'ignorer, étant convaincu que le bruit de son nom remplit l'univers... et mille autres lieux. C'est probablement à son instigation que ses amis protestants ne parlent plus de lui que comme d'un nouveau Galilée persécuté par l'inquisition romaine. Sachez que M. Mivarts est de son état un biologiste. Cette science est aujourd'hui à la mode. La biologie mène à tout,—à condition d'y rester. M. Mivarts eut la mauvaise idée de vouloir en sortir.

Il se laissa entraîner à faire de la théologie. Il avait oublié la sage maxime *ne, sutor, ultra crepidam*. Mal lui en prit.

Son coup d'essai ne fut pas un coup de maître, au contraire. Il avait choisi ce sujet plus que bizarre : *Le bonheur en enfer*. Son article dans la revue intitulée : *The Nineteenth Century* n'est guère que la paraphrase en prose de la chanson jadis populaire, aujourd'hui fort oubliée, de Béranger (1) :

Sur la foi de votre bonne
Vous qui craign z l'enfer,
Approchez que l'on vous donne
Des nouvelles de l'enfer.

Comme le chansonnier, le jovial biologiste semble avoir vu à la porte des régions infernales un tas d'écailles d'huîtres, lequel lui donna une haute idée de la bonne chère qu'on fait en ce lieu. En somme, il assure que l'existence dans le royaume de Satan n'a rien d'absolument désagréable.

Catholiques et protestants furent également ébahis. Comme M. Mivarts faisait profession d'être catholique, le Saint-Siège lui fit l'honneur de s'occuper de son article, et condamna sa doctrine. L'orgueil de l'auteur fut flatté d'avoir été remarqué en haut lieu, mais blessé d'avoir été blâmé. Il fit la grimace, mais il se soumit.

Pendant, il cherchait l'occasion de se venger de sa déconvenue. L'affaire Dreyfus la lui fournit. Ravi d'attirer sur lui l'attention et de ramasser dans la boue une popularité de mauvais aloi, il publia dans le *Times* une longue lettre dans laquelle il outrageait le clergé français en style du *Père Peinard*. A coup sûr, la *Lanterne* en aurait eu honte. Toutefois, M. Mivarts avait dépassé le but. Ses ignobles injures scandalisèrent des protestants aussi bien que des catholiques. Les uns et les autres se chargèrent de venger les convenances et la vérité outragées par le biologiste, et prouvèrent que celui-ci n'avait aucun droit au titre de *gentleman*.

Alors, M. Mivarts, ivre de colère et d'orgueil, jeta le masque, et non content désormais d'attaquer l'Eglise catholique, s'en prit aux croyances communes à tous les chrétiens. Les éditeurs anglais accueillent toujours avec empressement ce que des catholiques écrivent contre leur foi, sans se préoccuper de savoir si le

(1) Il mourut chrétiennement et repençant de ses joyeusetés.

factum qu'ils impriment possède un mérite quelconque. M. Mivarts n'eut donc pas de peine à faire publier presque simultanément dans deux Revues : *The Nineteenth Century* et la *Forthnight Review*, un article sur "la Continuité du catholicisme" et un autre sur "quelques apologistes de ces derniers temps", dans lesquels il ressasse la plupart des anciennes hérésies. L'auteur prétend que chez les catholiques, "les dogmes ne peuvent être ouvertement mis en question, bien qu'ils soient parfois susceptibles de recevoir des explications qui leur ôtent toute signification ou leur en donnent une tout opposée."

Parfois aussi le sens d'un mot peut être changé de telle sorte que l'interprétation d'une doctrine dans la définition de laquelle ce mot joue un rôle important soit modifiée d'une étrange façon. "Cela revient à dire que l'Eglise catholique, tout en maintenant la lettre de ses formules dogmatiques, permet d'en changer le sens ou même de leur en donner un tout opposé à celui qu'elles avaient."

M. Mivarts, n'osant pas en apparence endosser personnellement la responsabilité des hérésies dont il se fait l'interprète, a recours à un procédé familier à M. Renan, il les met sur le compte d'autres personnes, ou plutôt dans leur bouche. Exemple : "Je demandai un jour à un savant théologien (il occupe de hautes fonctions et est en grande faveur auprès du Pape) si, dans le cas où l'on pourrait prouver que le corps du Christ avait pourri dans la terre, ce fait serait un argument concluant contre la doctrine de la résurrection ?—Pas le moins du monde, répliqua-t-il, attendu que nous ne savons pas en quoi consiste l'essence d'un corps." Voilà le dogme de la résurrection duement nié par un "savant théologien." Voici maintenant la croyance à la divinité de Jésus-Christ et à la virginité de Marie battue en brèche par des gens dévots et pratiquants :

"Il existe, à ma connaissance certaine, dit M. Mivarts, de fervents catholiques, très connus et hautement estimés, communiant toutes les semaines et menant une vie consacrée tout entière aux œuvres de la charité et de la religion, qui croient que Joseph fut véritablement le père de Jésus selon la nature... Je connais aussi des prêtres qui partagent cette opinion, et j'ai entendu un religieux pieux et ascétique affirmer, en présence d'autres personnes aussi bien que de moi, qu'il pensait que la dignité extraordinaire à laquelle Rome a aujourd'hui élevé saint Joseph a été providentiellement amenée afin de préparer les esprits à un changement profond dans le sentiment et la croyance populaire dans cette question."

Quant au jardin d'Eden et à l'inspiration de l'Ecriture Sainte, ce sont des matières qu'il faut considérer absolument au même point de vue que le Jardin des Hespérides ou l'inspiration des écrits d'Homère et d'Euripide,

Toute la presse s'étant étendue sur cette malheureuse affaire, le cardinal Vaughan s'émut. Il essaya de faire appel aux bons sentiments de M. Mivarts et le conjura de mettre fin au scandale qu'il causait en signant une profession de foi dont il lui envoyait le modèle. Le biographe s'y refusa et publia dans les colonnes du *Times* toute la correspondance échangée entre le cardinal et lui.

Il a eu tort, car ces lettres sont un triste monument d'arrogance et d'orgueil.

En présence de cet endurcissement, l'archevêque de Westminster crut devoir sévir, et excommunia l'hérétique. Seulement, il ne fulmina pas la sentence avec l'appareil prescrit ordinairement par l'Eglise romaine, au milieu de ces rites, de ces anathèmes qui glaçant d'effroi les plus braves. Il faut avouer que le sujet n'en valait pas la peine. Le cardinal se contenta d'envoyer à son clergé une lettre pastorale destinée à être publiée, dans laquelle il interdisait au Dr Mivarts de s'approcher des sacrements, et défendait aux prêtres de les lui administrer s'il se présentait pour les recevoir.

C'est la fin du Dr Mivarts.

BELGIQUE.—Le *Bien du Peuple*, journal démocratique chrétien de Liège, nous apprend qu'un projet va prochainement être soumis aux Chambres belges pour l'augmentation du traitement de certains membres du clergé. Notre confrère approuve pleinement le principe du projet. Il trouve seulement que les augmentations proposées ne sont pas assez fortes.

NORWÈGE.—Nous allons peut-être avoir le bonheur d'annoncer à nos lecteurs un événement considérable que nous leur avons déjà laissé pressentir. Mgr Fallize, l'illustre vicaire apostolique de la Norvège, écrit aux *Missions Catholiques*, "que le plus grand théologien de la Norvège, le fameux docteur Krogh-Tonning, auteur d'excellents et nombreux ouvrages, vient de donner sa démission de pasteur à Christiania, en déclarant que ses convictions catholiques ne lui permettaient plus de rester en fonction. Depuis plusieurs années il a donné à ses écrits la devise : *Ut omnes unum* ! Sa résolution est d'autant plus héroïque qu'il est chargé de famille et n'a pas de fortune, Espérons qu'il fera bientôt le dernier pas, le décisif."

Mgr Fallize annonce en même temps l'abjuration d'un autre théologien protestant, M. Sverenson, ancien directeur de gymnase.

TURQUIE.—On télégraphie de Constantinople au *Fiyaro* : Samedi à eu lieu, à 10 heures du matin, à la cathédrale du Saint-Esprit, à Pancaldi (Péra-Constantinople), la collation du "pallium" à Mgr Emmanuélian, récemment élu patriarche des Arméniens catholiques, à la mort de Mgr Azarian.

C'est S. G. Mgr Bonetti, délégué apostolique, qui a fait cette remise, au nom du Souverain Pontife. La cérémonie a été très imposante. Y assistaient : huit évêques ou prélats des divers rites, tous les chefs des communautés et Congrégations.

M. E. Bapst, chargé d'affaires de France en l'absence de M. Constans, ambassadeur de France, occupait la place d'honneur, avant les divers représentants des ambassades et légations.

CHINE.—Mgr Favier, l'illustre vicaire apostolique de Pékin, dont nous avons eu bien des fois l'occasion d'entretenir nos lecteurs, écrit à l'amiral Lafont, président du comité des missions à l'exposition universelle de Paris, une lettre qui contient de fort intéressants détails sur la situation religieuse de Pékin et que nous croyons devoir reproduire *in extenso* :

« Monsieur l'Amiral,

« Votre visite m'a vivement touché ; si j'avais connu votre adresse à Paris, je ne me serais certes pas laissé prévenir. Vous êtes vraiment trop bon d'avoir conservé mon souvenir après vingt-deux ans de séparation. Si vous retourniez à Peking aujourd'hui, vous y trouveriez bien du changement ; nous avions alors à la résidence française du Saint-Sauveur, le Pé-tang, une église massive, des constructions sans cachet, voire même sans aucun plan, un orphelinat des filles de la Charité bien misérable, bien ressermé, bien peu peuplé. Tout cela a disparu ; vers 1886, l'Empereur nous a prié de lui céder, pour loger l'impératrice mère, tout cet emplacement. L'entente a été faite avec le Saint-Siège, le Gouvernement chinois et la Mission ; grâce à l'appui de M. Constans, alors ministre de France à Péking, nous avons reçu en compensation un terrain plus vaste, toujours dans la ville impériale comme le premier, et une somme suffisante pour reconstruire en taillant à même en plein drap. Actuellement, vous verriez une belle cathédrale de quatre-vingt-trois mètres de long sur une largeur proportionnée et une hauteur sous voûte de vingt et un mètres, de belles orgues, des vitraux aux riches couleurs, des tableaux ornant les sept chapelles qui entourent l'édifice. Un corps de bâtiment, faisant suite à l'église, est destiné à la réception des hôtes, puis vient une grande imprimerie avec six presses, d'où sont sortis déjà plus de cinquante ouvrages divers. Au Nord, vous pourriez visiter les ateliers de nos frères coadjuteurs où nous pouvons fabriquer tout ce qui est nécessaire à la Mission. A gauche de ces constructions, je vous conduirais voir les Chambres des missionnaires, nos salons chinois et européens, notre bibliothèque de 12 000 volumes, dont plusieurs centaines sont des raretés. A la droite, vous verriez avec plaisir deux séminaires comptant 111 élèves, l'espoir de la Mission. Un grand jardin fait suite à tous ces corps de logis, puis vient une rue qui nous appartient et nous sépare de l'établissement des sœurs. Là se trouvent réunis dans l'ordre le plus parfait, que les filles de la Charité font régner dans toutes leurs œuvres, orphelinat, crèche, ouvroir, catéchuménat, comprenant ensemble de cinq à six cents personnes largement logées dans trois corps de bâtiment ayant chacun plus de deux cents mètres de façade. Toute cette installation, sans aucun luxe, mais parfaite au point de vue hygiénique, a été, comme j'ai

eu l'honneur de vous le dire plus haut, payée par l'Empereur. Le décret impérial de donation est gravé en chinois et en tartare sur deux stèles monolithes de marbre blanc, abrités sous deux pavillons impériaux recouverts de tuiles jaunes. De plus, le fronton de la cathédrale porte ces mots : "Eglise catholique bâtie par ordre de l'Empereur" : ce qui rendrait coupable de lèse-majesté quiconque oserait toucher à ces constructions aussi longtemps que la dynastie tartare sera sur le trône.

"Après cette première visite, je prendrais la liberté de vous conduire au Nan-Tang ou Eglise du Sud, vous reverriez cet ancien édifice complètement réparé et, dans la même enceinte, le collège franco-chinois tenu par les frères Maristes, d'où sont déjà sortis cinquante ou soixante élèves qui parlent et écrivent fort bien notre langue et occupent les meilleures places dans les postes, télégraphes et chemins de fer. Voici maintenant le Grand Hôpital ; nous en avons trois semblables, où, bon an mal an, 150,000 malheureux passent au dispensaire. Toutes ces œuvres font aimer la religion et la France qui les patronne. Vous comprendrez facilement, après ces quelques notes, combien je suis impatient d'être à mon poste ; depuis le décret obtenu, grâce au puissant secours de M. Pichon, le représentant de la France, nous jouissons d'une paix parfaite ainsi que les autres missions de Chine ; des milliers de catéchumènes m'attendent et si mes forces ne viennent pas trahir mon élan, j'espère pouvoir encore faire quelque bien. Dans les trois mois que je viens de passer en Europe, j'ai vu une fois de plus que notre France était bien toujours le plus beau royaume après celui du Ciel ; je voudrais pouvoir remercier tout le monde, du plus grand au plus petit ; je n'oublierai jamais l'indulgent accueil que l'on m'a fait ; l'amabilité est une vertu française."

—Les derniers numéros de la *Croix* nous apportent de très tristes détails sur la situation religieuse d'une partie de la Chine. Voici les dernières nouvelles telles que résumées pour notre confrère français par un ancien missionnaire en Chine :

Le *Natal*, arrivé dimanche à Marseille, apporte de très mauvaises nouvelles de la mission du Chan-Tong septentrional. Une rébellion, semblable à celle du Yuman-tse qui ensanglanta le Setchoan, a éclaté dans les districts montagneux de l'ouest de la province, la partie la plus éloignée du territoire de Kiao-Tcheou, occupé par les Allemands.

Cette occupation semble bien être le prétexte de la nouvelle émeute sanglante. Non seulement les Allemands, avec une haute brutalité, ont donné l'exemple de la violation de l'intégrité du territoire chinois, tout près de la capitale de l'empire, mais encore, depuis leur prise de possession, ils semblent s'être ingéniés par des vexations continuelles, très dures pour l'orgueil chinois, à molester les habitants, menacés de subir les fantaisies un peu délicates du caporalisme teuton.

Les Sociétés, plus ou moins secrètes, à tendance révolutionnaire, profitent de ces événements pour soulever contre l'étranger les bandits en quête de pillage, toujours nombreux en ces populations plutôt pauvres.

Comme d'habitude, les chrétiens sont donnés comme la raison d'être du soulèvement : ils suivent la religion des envahisseurs. C'est de la région nord de Tsy-Lan-Fou que semble sorti le mouvement en fin novembre dernier.

Le drapeau des bandes pillardes porte quatre caractères chinois : *Pao Tsing, Mié Yang* ; Protégeons l'empereur, exterminons les étrangers.

Comme toucher à ces derniers expose aux coups de fusils, étrangers aussi mais très sensibles, jusqu'ici ces rebelles n'ont guère fait que piller les chrétiens et les oratoires de la campagne.

Par bandes armées de 200 à 1500 hommes, ils ont détruit d'abord les 27 chrétientés de Pin-Tcheou. En la sous-préfecture de Yu-Tchen, ils ont échoué à Hong-Tchang, mais ils ont réussi contre Miao-Kia-Lin. Ils ont également saccagé les campagnes dans les sous-préfectures de Tchag-Tsin, Po-pin, Sin-hien, Pin-yn, Sin-Tay, soit 103 chrétientés dont les 5275 fidèles sont dispersés après le pillage et l'incendie de leurs maisons.

A l'époque des dernières lettres, 7 décembre, on s'attendait à voir les bandes armées envahir les régions voisines des préfectures de Tay Gan, Tong-Tchang et Kao-Tang-Tcheou, particulièrement les sous-préfectures de Fey-Tchéu, Pin-y et Liu-Tsin. Si ces projets sont exécutés, le vicariat apostolique de Chan-Tong septentrional est entièrement bouleversé.

Les trois principales résidences des missionnaires situées en des villes murées, où n'osent se présenter les pillards, ont recueilli le plus possible de chrétiens.

Actuellement, aucune évaluation des morts, blessés ou prisonniers des rebelles, n'est possible. Les missionnaires s'occupent avant tout de trouver gîte et nourriture pour les milliers de réfugiés qui fuient devant la mort ou l'apostasie.

M. Pichon, au nom de la France protectrice des chrétiens, a immédiatement agi à Pé-Kin pour exiger des mesures énergiques.

Tout mouvement de cette importance a pour complice au moins la faiblesse des mandarins supérieurs.

M. Pichon a obtenu le rappel du gouverneur Jou-Sien et, dit-on, l'envoi d'un successeur très ferme, Jouén-Che-Kay.

Prions pour la paix de cette mission confiée aux RR. PP. Franciscains. Sur près de 20 millions d'habitants, elle compte 20,000 chrétiens, avec 190 églises, chapelles ou oratoires, 100 écoles et une trentaine de missionnaires.

12 mars 1900.